

"Vous dire ce que j'ai enduré, non pas pour me plaindre, mais pour vous protéger..."

Interview de Charles JEANNIN, résistant et déporté

Maria-Alice Médioni

Article publié dans la revue *Dialogue* du GFEN
Dossier : Devoir de mémoire, travail d'histoire
n° 93, été 2000 (p. 51)

Tout d'abord lors de notre retour d'Allemagne, nous étions très réticents à dire ce que nous avons enduré, pour la simple et bonne raison qu'on ne nous croyait pas. C'était tellement gros, tellement grave que les gens, même dans nos familles avaient l'impression qu'on en rajoutait. Cela nous a créé un blocage et nous nous sommes renfermés et par moments — je me souviens même m'être montré agressif — nous nous disions : "Mais ce n'est pas possible, comment va-t-on pouvoir leur faire comprendre que c'est vrai ce qu'on a vécu et que ça risque de revenir ». Et puis cela a duré une dizaine d'années, nous avons laissé faire — nous avions 20 ans, il fallait quand même vivre ses 20 ans et alors pour ma part, j'ai joué au foot et puis j'ai fait du syndicalisme — et puis nous avons fini par penser qu'il fallait se remuer et essayer de transmettre. Nous avons pris contact avec une enseignante qui nous a dit que cela l'intéressait. Et petit à petit, étant donné l'intérêt que portaient les enfants à cette mémoire, à notre histoire, nous avons compris qu'il fallait continuer.

En 74, nous avons décidé de créer un musée communal. Nous allons fêter le 20ème anniversaire cette année. Nous avons maintenant une conservatrice et nous avons reçu en 20 ans 50 000 élèves dans 65 m2. Nous sommes fatigués — nous sommes de retour depuis 54 ans — mais même fatigués, même stressés, malgré nos angoisses, nous nous sentons obligés de transmettre et au moment où nous le faisons, je ne sais pas si c'est un dopant, nous ne sentons plus notre fatigue, nous racontons, nous rappelons : nous sentons ces enfants tellement attentifs que cela nous libère vraiment de nos fatigues.

Je crois que l'intérêt que portent les jeunes à nos récits n'est réel que parce que nous sommes des témoins. Quand on leur parle de Marignan, de Jeanne d'Arc, ils ne le vivent pas parce qu'ils n'ont pas François I ou Jeanne d'Arc devant eux. Nous, nous sommes les témoins de l'Histoire. Dans notre propos, pour leur faire comprendre la guerre de 1939, pourquoi elle a eu lieu, il faut revenir en arrière, parler de 38, les accords de Munich. Si tu parles des accords de Munich, il faut parler de 1936, la guerre d'Espagne. Tu parles de 36, il faut parler de 34, la tentative de coup d'état de l'extrême droite, la réaction populaire ; 33, la prise du pouvoir par Hitler ; 28-29, *Mein Kampf* ; 1918, la guerre de 14, le Traité de Versailles... Alors, les gamins sont tellement intéressés et pris qu'il y en a qui arrivent à poser des questions comme celles-ci : "M'sieur, est-ce que vous avez connu la guerre de 70 ?". Pourquoi pas ? Ce gamin voulait que mon témoignage aille encore plus loin parce qu'il était intéressé.

Après nous, c'est ma grande inquiétude. C'est pourquoi, nous demandons depuis longtemps que à partir du CE1 et du CE2, on consacre du temps à cette transmission : il ne faut pas de

grands discours mais, à certaines périodes, pendant quelques heures, en profitant de la Journée de la Déportation ou de la Résistance, faire une allusion, un travail d'une demi-heure, peut-être d'une heure, une fois par an, dans chaque classe.

A Vénissieux, nous avons créé un concours sur la Paix : il n'y a que 5 ou 6 écoles qui y participent. Les enseignants disent : "Mais on a un programme, il est déjà très long, on ne peut pas déborder ! ». Mais nous, il fallait, du temps de l'Occupation, qu'on déborde de notre cercle. Il fallait qu'on en sorte. Pour entrer dans la Résistance, on est sorti de notre cercle. Pourquoi dans l'enseignement on ne sortirait pas de ce cercle et se disant qu'on peut bien faucher un quart d'heure sur tel ou tel programme et parler de cela parce que c'est important.

Moi, je serais d'accord pour dire que cette transmission doit être faite par un tiers. A la maison, il y a déjà tous les problèmes familiaux, les parents ne peuvent pas, en plus, rappeler cette mémoire, ces événements.

En Allemagne, j'ai reçu un coup de crosse dans le dos et j'ai eu une déviation de la colonne. Ma fille avait la même et elle n'a pas reçu de coup. Elle avait les mêmes symptômes que moi, une maladie d'estomac. D'ailleurs, on a déposé une demande de pension d'invalidité pour les fils et les filles de déportés parce que les mêmes séquelles se retrouvent chez les aînés des enfants. C'est cela la pathologie de la déportation. A la mort de Raymonde on m'a dit : « Une victime de plus de la déportation ». Je me suis culpabilisé un peu, je me suis dit : « Je l'ai trop poussée ». Non, en fait, elle s'y est impliquée seule.

Nous, nous allons dans les associations et nous transmettons, nous créons des structures pour nous adresser aux enfants. On ne peut pas transporter le musée mais on peut travailler en 2 temps : aller dans les écoles, préparer des questions ou alors faire l'inverse, visiter le musée, dire quelques mots et ensuite aller à l'école. On est au milieu d'eux. Une fois, on avait fait un cercle et on était dans le cercle et de temps en temps on se déplaçait (on avait laissé 4 ou 5 chaises vides) pour se rapprocher d'eux. C'est un jeu aussi, leur faire voir qu'on s'approche d'eux pour leur communiquer quelque chose.

Un jour j'ai fait une intervention pour le 8 mai sur le parvis de l'église de Vénissieux et j'ai reçu une lettre du curé qui me disait : « J'ai écouté votre discours du 8 mai, par curiosité, et j'ai été très surpris. Je pensais qu'un discours d'ancien combattant c'était pour se retourner vers le passé, pour pleurer sur le passé, penser aux morts. J'ai été surpris que vous parliez de la faim dans le monde, des drames de l'Afrique, de ce qui s'est passé au Chili, à Cuba, que vous pensiez à l'avenir. Je pensais que vous, les Anciens Combattants, vous n'étiez tournés que vers le passé ». Mais c'est cela notre rôle : mon intérêt n'est pas de dire : « Quand j'ai été arrêté, je pesais 62 kilos, j'ai été libéré, je n'en pesais plus que 32, j'ai eu mal, j'ai souffert... », mais c'est de vous prémunir contre l'avenir, vous dire ce que j'ai enduré, non pas pour me plaindre, mais pour vous protéger.